

Trop cher, Rousseau?

Entrée libre

Jean-Jacques Roth
Rédacteur en
chef adjoint

Genève aime-t-elle Rousseau? Ce n'est pas que l'auteur des «Confessions» manque dans sa ville natale de signes honorifiques (île, statue, rue, collège) ou de richesses (ses manuscrits de la Bibliothèque universitaire sont inscrits au Patrimoine mondial de l'Unesco). Mais rien de marquant, de contemporain n'y éclaire sa vie, son œuvre et sa fabuleuse postérité. Il existe bien depuis quelques années un «espace» dans la maison qui a vu naître l'écrivain, à la Grand-Rue, au cœur de la vieille-ville. Mais pour être franc, il n'est pas de nature à éblouir le visiteur. Il en vient toutefois 6000 par an. Car les grands hommes sont les «people» du tourisme cultivé: ils incarnent un lieu, lui donnent sens et profondeur de champ. Voyez la maison de Ramuz, à Pully, et le débat passionné autour de son sort.

Les grands hommes sont les «people» du tourisme cultivé: ils incarnent un lieu, lui donnent sens et profondeur de champ

Genève pourrait donc faire beaucoup mieux. Or, bonne nouvelle, le projet existe. Déjà, en 2012, l'espace Rousseau a fusionné avec la Maison de la littérature, qui a pour mission de valoriser la littérature, de la faire circuler auprès des établissements analogues en Suisse et à l'étranger, d'inviter des écrivains, d'organiser avec eux rencontres et débats. Mais aujourd'hui, la Maison de Rousseau et de la littérature voit plus grand. Elle a réuni 5 millions de fonds privés pour rénover l'ensemble du bâtiment, en récupérer les six étages, moderniser le parcours audiovisuel consacré à Rousseau. Et mieux répondre à sa vocation au service de la littérature, romande en particulier, dont l'effervescence actuelle étouffe dans ses frontières. La MRL serait donc un levier décisif pour son rayonnement. Les plans sont prêts, les travaux peuvent débuter demain. Ne manque que l'agrément du Grand Conseil. Or, à la surprise générale, la Commission des finances a d'une courte voix rendu un préavis négatif. Les vraies raisons de ce vote de la droite libérale-radical ne sont pas à chercher dans le coût du projet, indolore pour les finances publiques, mais dans la mauvaise humeur d'une partie des députés fâchés par la manière dont les magistrats de la Ville et du Canton ont mis de l'ordre dans la jungle des subventions culturelles. Une sorte de petit règlement de comptes, une guéguerre de postures: tout ce à quoi Rousseau redoutait de voir ravalé le contrat démocratique. Esprit des Lumières, habites-tu encore le bout du lac?

jean-jacques.roth@lematindimanche.ch



Devant des clichés de Jean Mohr, la rencontre de deux femmes que tout semble opposer: Claude-Inga Barbey (premier plan) et Doris Ittig. Sébastien Anex

«Le rêve serait de jouer notre pièce au Louvre»

Scène Claude-Inga Barbey et Doris Ittig font voyager leur pièce au gré des musées. En mai, c'est à Genève, dans l'exposition du photographe Jean Mohr.

Isabelle Bratschi
isabelle.bratschi@lematindimanche.ch

Claude-Inga Barbey parle vite. Elle jongle avec les mots, les lance parfois pêle-mêle en l'air et si l'un d'eux s'égare, ce n'est pas grave, Doris Ittig est là pour le rattraper, le replacer dans son contexte et terminer la phrase. Les deux comédiennes, complices depuis toujours - «Quinze ans», précise Doris, «Cela doit être juste, car c'est elle qui tient les comptes et gère les dates», ajoute Claude-Inga - se retrouvent une fois encore ensemble pour le meilleur. Elles signent le texte et la mise en scène de «Femme sauvée par un tableau». Une pièce qui raconte la rencontre entre deux femmes lors d'une visite au musée: Claude-Inga est la guide et Doris l'une des visiteuses. Selon le musée ou la galerie d'art où elles se produisent, le texte s'adapte à l'artiste exposé.

Question de points de vue

À Genève, au Théâtre Saint-Gervais, c'est l'exposition consacrée au photographe genevois Jean Mohr qui sert de décor. Dans le groupe de visiteurs que Claude-Inga guide ce jour-là, une femme, Irène/Doris, ne comprend rien, intervient à tout bout de champ pour parler d'elle. «Elle n'a pas les codes, elle n'a jamais mis les pieds dans un musée ou une galerie», explique Doris Ittig. Elle ne sait pas qu'il est préférable de se taire. Elle pose les questions que personne n'ose aborder de peur d'être ridicule face à l'art, à la culture.»

Les photographies en noir et blanc de Jean Mohr lui évoquent des souvenirs, lui rappellent des bribes de vie. Elle s'empare de tout, se nourrit de tout pour se raconter. Elle puise dans les images, y cherche un regard, un paysage, une expression, elle s'agrippe à un mot de la médiatrice culturelle pour exprimer son trop-plein

d'émotions, celui d'une femme trompée par son mari depuis des années.

«Là, sur cette photographie de Jean Mohr, né en 1925, âgé aujourd'hui de 92 ans, on voit le roi Lear tomber sur le sol...» explique la guide. Irène lui coupe la parole et enchaîne sans transition: «Moi, quand j'étais petite, je tombais tout le temps pour que l'on s'intéresse à moi. Après, je suis tombée en amour, puis en dépression et maintenant j'ai peur de tomber, de me casser le col du fémur.» Silence. Malaise. La guide reprend son discours somme toute assez scolaire, froid, indifférent. «Peu à peu la guide va perdre de son assurance, souligne Claude-Inga Barbey. On apprend que les deux femmes ne sont pas si étrangères l'une à l'autre. Tout va s'inverser. Tout est remis en question. En fait, c'est une histoire de points de vue, comme la photographie.»

Vallotton, Caravage, Matisse

«Femme sauvée par un tableau» a été créé en octobre dernier lors de l'exposition Félix Vallotton à Genève. Autre décor, même trame. «Nous avons eu la chance de jouer notre pièce dans les salles du Musée d'art et d'histoire de Genève devant les toiles mythologiques du célèbre peintre suisse, précise Doris Ittig. Notre idée était de sortir des cadres habituels, des théâtres. Avec la même histoire, nous changeons le texte en fonction de l'exposition. Nous retravaillons notre œuvre. Le rêve serait de terminer ce parcours au Louvre, surtout pas devant la Joconde, mais dans la grande salle des Italiens avec les superbes Raphaël.»

Claude-Inga Barbey ajoute: «Après la peinture et la photographie, nous allons proposer ce spectacle l'année prochaine à Romont lors d'une exposition d'artisans locaux. Cela peut être formidable de raconter notre histoire autour de magnifiques foulards. Notre pièce peut se jouer partout, dans une bibliothèque ou au Musée d'histoire naturelle devant une girafe empaillée.»

Dans la vie, les deux complices n'ont pas le même rapport à l'art. «Je n'ai jamais beaucoup

aimé la peinture, je n'y comprends rien, lance Claude-Inga Barbey. J'ai souvent eu le sentiment de ne pas avoir accès à cette connaissance. Le fait de ne pas comprendre, c'est frustrant, c'est un frein. C'est pour cela que je suis très heureuse de jouer la guide car, pour chaque exposition, je dois faire un gros travail de recherche sur l'artiste et j'apprends plein de choses. Aujourd'hui je regarde les tableaux autrement. Cela dit, j'ai toujours adoré Vallotton, j'ai pleuré devant «Le radeau de la Méduse». Sinon, je m'ennuie assez vite. Dans un musée, on a mal aux pieds, on a envie d'aller boire l'apéro.»

Doris Ittig écoute avec attention. Elle, c'est tout le contraire. «Moi j'adore l'art. J'ai un mari qui m'a emmenée voir les expositions. Au départ, j'y allais un peu pour lui faire plaisir. Peu à peu, j'y ai pris goût. Il y a une œuvre de Vallotton, le portrait de la comédienne Marthe Mellot, devant laquelle je suis restée sans voix tellement elle me ressemblait. Je me suis retrouvée face à moi-même. Autrement, j'adore Caravage ou Matisse, dans un autre style.»

Claude-Inga hausse les épaules, soupire: «Oh, alors ça, ça m'embête!» Doris tente de poursuivre: «Et puis Watteau...» Sans succès. «J'ai gardé un ticket du musée Rodin qui raconte bien ce que je ressens en général. Il était écrit: «Toucher c'est salir.» J'étais choquée. J'avais alors traversé ce musée à grande vitesse, sans rien regarder.»

Elle la connaît tellement bien. Doris lui rappelle alors: «Tu te souviens du Christ voilé à Naples?» Pause. «C'est à tomber par terre, sourit Claude-Inga. C'est d'une beauté. Vous voyez, je ne suis pas complètement insensible...»



À voir

«Femme sauvée par un tableau» par Claude-Inga Barbey et Doris Ittig, du 16 au 27 mai au Théâtre Saint-Gervais, à Genève, dans le cadre de l'exposition Jean Mohr. www.saintgervais.ch